



La lumière, matériau premier de la photographie, est au cœur de ce qu'on pourrait appeler l'expérience de l'image. Selon sa force d'intensité, elle fait ou défait l'image, l'irradie ou l'efface, la modère ou la délabre. Elle fascine, émerveille et plonge dans l'extase comme dans le vertige ou l'effroi. Éblouissante, elle pose autant la question de la représentation que celle de la perception. Regardée de trop près, elle signe la disparition du visible, fait vaciller la raison et laisse surgir sa part d'ombre, de chaos et d'inexpliqué.

Éclipses, explosantes, feux, tourbillons

La lumière est un phénomène paradoxal, et son impact a un revers : l'aveuglement, le trou noir. Le soleil ne se regarde pas en face, même lorsqu'il connaît une éclipse dont la lumière est réputée aussi dangereuse pour la vue que pour l'esprit. Si les premières prises de vue d'éclipses jouent avec ce feu-là, elles sont avant tout une prouesse technique pour saisir l'inaccessible. Les extrêmes de la lumière déchirant la nuit portent aussi à l'aveuglement : le « flash » de Jules Courtier (fin du XIX^e siècle) ou les éclairs enregistrés par l'agence Wide World Photo ou par André Kertész ont quelque chose d'apocalyptique. Transposés dans l'univers ludique des feux d'artifice, véritables (Bruno Serralongue) ou dénaturés (Benoît Platéus), ils confèrent au monde nocturne une part de mystère entre fulgurance et abstraction. Rappelons que les jeux photographiques avec la lumière suscitent des recherches dans les années 1920-1930, dites des avants-gardes, et plusieurs artistes s'ingénient à décliner les potentialités du médium pour obtenir des contrastes, des effets de matières, d'ombres et de lumières : Man Ray avec ses rayographies et ses solarisations, Moholy-Nagy avec ses photogrammes aux formes cristallines et graphiques, Raoul Hausmann et Umbo avec leurs compositions dynamiques. En écho à ces travaux lumineux, Constantin Brancusi saisit les reflets produits par ses sculptures dans l'espace de l'atelier. Abstraction et dématérialisation des formes soumises à l'intensité de la lumière : de ce régime émerge la présence humaine, ou son évocation, dans les « larmes » de Hreinn Friðfinnsson ou dans le discret souvenir de l'être absent de Felix Gonzalez-Torres ; chez Patrick Everaert, elle produit sa propre apocalypse, à moins qu'elle ne soit tout simplement figure combinatoire, agresseur et victime de sa propre charge.

Stan Douglas

Avec l'installation *Detroit*, Stan Douglas analyse par le biais du documentaire, une situation concrète. Le film met en scène le retour d'une femme dans une grande métropole industrielle,

Détroit, autrefois modèle de la prospérité capitaliste et qui a sombré dans la récession. Deux versions, en positif et en négatif, sont projetées sur les deux faces d'un même écran, invitant le spectateur à choisir entre deux lectures différentes. Mot qui signifie à la fois passage et rétrécissement, *Detroit* est aussi le lieu d'un naufrage, ce que le dispositif du film manifeste dans la fragilisation des images.

Yeux, regards, retournements

L'image de la performance de Guiseppe Penone, *Rovesciare i propri occhi* (1970), évoque le retournement du regard : devenus miroirs, les yeux ont renoncé à leur pouvoir de saisie. Troux noirs ou béance dans l'autoportrait de Graham Gussin, *Know Nothing* (2003), les yeux voilés par des lentilles noires sont censés développer une vision aux rayons X, alors que, définitivement fixes, anéantis par la lumière, les yeux foudroyés d'une victime d'Hiroshima, photographiés par Christer Strömholm, portent les stigmates de l'histoire. Les portraits de Paul Graham montrent les regards arrêtés de jeunes gens, croisés la nuit à la sortie des clubs, comme frappés d'amnésie, tandis que l'autoportrait de Jorge Molder au regard barré d'un trait de feu, donne l'image d'un personnage en lutte avec sa conscience. Chez Dieter Appelt, une lumière émane de la bouche, s'offre au regard et suggère un corps habité, colonisé contrastant avec l'opacité des têtes de Jacques-André Boiffard et de Gerd Bonfert, inquiétantes et masquées, qui suggèrent des personnages clos sur leur imaginaire, et s'exposent au regard des autres sans le leur rendre.

Nouveau retournement : le regard n'est plus dirigé sur lui-même, voué à l'ombre et à l'inorganique, il se porte vers un lieu qui est la métaphore même de la vision. Chez Eli Lotar, comme chez Rhona Bitner, celui qui reçoit la lumière est en scène ou sur le point de l'être, aveugle à la foule des regards qui se portent sur lui. Ou acteur, avec Sigurdur Gudmundsson, d'une performance qui, en relation à la source lumineuse, devient une métaphore de tout spectacle.

Lumières, écrans

Le simple pavillon transfiguré en lampe torche dans la nuit, photographié par Jean-Luc Moulène, irradie une mystérieuse énergie qui le suspend dans un autre monde.

Prisonnière des grilles ajourées par Cristina Iglesias, une lumière chaude capture la profondeur d'un espace hospitalier, alors que la photographie de Jane et Louise Wilson présente une lueur froide et artificielle des corridors dans les profondeurs d'un barrage.

Les *Lumières* de Jean-Marc Bustamante, photographies sérigraphiées sur plexiglas, maintenues à quelques centimètres du mur, créent un écran par lequel transite un flux d'images mouvantes où elles se projettent. L'écran est également le lieu où se rencontrent des projections externes et internes, parfois dispersées comme sur les moniteurs de Franck David.

Dans la *Desserte blanche* de Thierry Kuntzel, l'image se confond avec son effacement : elle est la trace d'un double éblouissement, celui de la mémoire et du regard. Ce que semble symboliser aussi le néon brisé de Michel François.

Possession, dissolution, extases

Les formes tourbillonnantes et mutantes qu'engendre la lumière semblent le prolongement ces ondulations qui la constituent à une échelle microscopique. Ainsi les « flammes » blanches de Raoul Hausmann font écho à la danse des voiles de Loïe Fuller. Les courbes extensives que ses gestes plient et déplient sont en résonance avec les représentations des hystériques de La Salpêtrière, dont on provoquait les « catalepsies » et les « léthargies » par un éblouissement lumineux. Extase et hypnose sont des états du corps qui hantent l'expressionnisme – comme en témoigne *Le Cabinet du Dr Caligari* (1919) de Robert Wiene – et qui habitent également l'univers des surréalistes, auquel appartient Man Ray, dont la figure extatique annonce la « convulsion » chimique d'Éric Rondepierre.

L'« expression » c'est littéralement l'acte où la force qui font sortir le corps ou l'image d'eux-

mêmes, au gré d'un mouvement intense et chaotique. De ce chaos, toujours au bord du pathos ésotérique, Anna et Bernhard Blume proposent une vision comique en incarnant un couple petit-bourgeois en pleine séance de spiritisme. Chargées d'une énergie cinétique, les ampoules des *Light Machines* de Xavier Veilhan font surgir des images en même temps que leur dissolution, tandis que les figures enregistrées par Rossella Bellusci n'apparaissent plus qu'à la limite d'une surexposition, proche de l'effacement.

en couverture : *Éclipse du 14 juin 1926*

1926, épreuve sur papier argentine, 27,8 x 35,5 cm

ci-dessous : *Umbo, Nacht in der Kleinstadt*

vers 1930, épreuve aux sels d'argent, 29 x 21,9 cm





Jane et Louise Wilson, South Corridor, Hoover Dam, Las Vegas 1999, cibachrome contrecollé sur aluminium, 180 x 180 x 3 cm

Paul Graham, Untitled (Red Eyes), série « End of an Age » (détail), 1997, photographie couleur, 26,5 x 39,5 cm



éblouissement

24 juin - 12 septembre 2004

mardi (nocturne) : 12h - 21h30
mercredi à vendredi : 12h - 19h
samedi et dimanche : 10h - 19h
fermeture le lundi

entrée : 6 €
tarif réduit : 3 €

commissariat

Régis Durand avec le concours de Dominique Baqué,
Caroline Bourgeois, Charles-Arthur Boyer et Annik Duvillaret

« les rendez-vous du Jeu de paume »

visites commentées gratuites destinées aux
visiteurs individuels sur présentation du billet d'entrée :
mercredi, samedi et dimanche à 12h30

visites commentées réservées aux abonnés

le mardi 29 juin à 19h par Régis Durand,
directeur du Jeu de paume
le mardi 7 septembre à 19h par Christine Vidal,
conférencière

programmation de vidéos

proposée par Caroline Bourgeois

publication

éblouissement, catalogue de l'exposition
textes : Dominique Baqué et Régis Durand,
128 pages, éditions du Jeu de paume, 25 €

prochaine exposition

« L'Ombre du temps »,
28 septembre - 28 novembre 2004

Jeu de paume

1, place de la Concorde, 75008 Paris
accès par le jardin des Tuileries, côté rue de Rivoli
renseignements : 01 47 03 12 50
www.jeudepaume.org

conception graphique :

Rik Bas Backer et José Soares de Albergaria
© éditions du Jeu de paume, Paris, 2004
crédits photos : CNAC / MNAM Dist. RMN, Lisson Gallery et
Anthony Reynolds Gallery, Londres

Neuffize Vie soutient le Jeu de paume

Exposition organisée et présentée par le Jeu de paume
en partenariat avec Olympus France,
la Fondation nationale des arts graphiques et plastiques,
Clear Channel France, France Inter et i>TELE

Ministère de la Culture et de la Communication



Neuffize Vie
ABN AMRO

